

FLORA TRISTAN – La Ville Monstre; Du Climat; Du Caractère des Londoniens

Fabiana Zogbi Lontra da Conceição

ACÁCIA

Número 01, dezembro de 2018

URL: www.revista-acacia.com.br/2018/02/flora-tristan

www.revista-acacia.com.br



Como citar esta tradução

TRISTAN, Flora. La Ville Monstre; Du Climat; Du Caractère des Londoniens. Tradução, prefácio e notas: Fabiana Zogbi Lontra da Conceição. **Acácia - revista de tradução**, Florianópolis, v. 1, n. 2, p. 209-240, 2018. ISSN 2595-3915. Disponível em: <<http://www.revista-acacia.com.br/2018/02/flora-tristan>>.



Sobre a autora

Flora Tristan (1803-1844) foi uma escritora, militante socialista e feminista francesa de origem peruana. Com 17 anos casa-se com seu patrão, que logo demonstra ser um homem violento. Ela acaba por fugir, grávida, já que o divórcio não era legal na época. Anos depois ele tenta matá-la e acaba preso. Apesar do casamento traumático, Tristan torna-se uma escritora conhecida, importante nos círculos socialistas que surgiam na época e sempre defensora dos direitos das mulheres. Entre suas obras mais conhecidas estão *Pérégrinations d'une Pária*, sobre sua viagem ao Peru, e *L'union Ouvrière*, sobre a classe trabalhadora.

Sobre o texto

A obra *Promenades dans Londres*, escrita em 1840, reúne comentários de Flora Tristan sobre os mais diversos aspectos da cidade pulsante que ela visitara outras vezes: do clima à política, das mulheres aristocráticas às prostitutas, nada escapa de seu olhar atento. Sua escrita rica em observações e detalhes permite uma deliciosa viagem no tempo à Inglaterra em pleno desenvolvimento industrial. Vemos nessa obra os sentimentos contraditórios de Tristan, que certamente eram os mesmos de tantos outros visitantes na época: fascinação pelas grandes construções erguidas pelo homem, indignação pela gigante desigualdade social.

Serão apresentados aqui os três primeiros capítulos do livro – *La Ville Monstre*, *Du Climat* e *Du Caractère des Londoniens*. Embora representem mais abstratamente o engajamento político de Flora, eles ilustram bem sua prosa agradável, bem-humorada e perspicaz.

Sobre a tradutora

Fabiana Zogbi Lontra da Conceição é graduanda em Letras/Bacharelado no par português-francês na Universidade Federal do Rio Grande do Sul (UFRGS). Atua como tradutora técnica e *freelancer* e participa do grupo de pesquisa Projeto Terminológico Cone Sul (Termisul/UFRGS). Interessada na divulgação de autoras mulheres, atualmente traduz a obra *Promenades dans Londres*, de Flora Tristan, ainda inédita no Brasil. E-mail: fablontra@gmail.com

LA VILLE MONSTRE

Londres, quatre fois grand comme Paris ; Londres, qui tient en population le huitième de l'Angleterre, deux millions d'hommes, tandis que Paris ne tient que le trente-deuxième de la France ; Londres, extravagante immensité dont quelqu'un à pied ne ferait pas le tour dans sa journée ; Londres, désolante et magnifique accumulation de puissances...

(AUG. LUCHET, *Frère et Soeur.*)

..... C'est de la Foule sans confusion, de l'agitation sans bruit, de l'immensité sans grandeur !

(Le baron D'HAUSSEZ, *La Grande-Bretagne.*)

Quelle immense ville que Londres ! comme cette grandeur, hors de toute proportion avec la superficie et la population des îles Britanniques, rappelle immédiatement à l'esprit et l'oppression de l'Inde et la supériorité commerciale de l'Angleterre ! — Mais les richesses, provenant des succès de la force et de la ruse, sont de nature éphémère ; — elles ne sauraient durer sans renverser les lois universelles qui veulent que, le jour venu, l'esclave rompe ses fers, les peuples asservis secouent le joug, et que les lumières utiles à l'homme se répandent afin que l'ignorance aussi soit affranchie.

Que sera alors la sombre étendue de cette orgueilleuse cité ? Ses proportions gigantesques survivront-elles à la puissance extérieure de l'Angleterre, et à la suprématie du commerce anglais ? Ces chemins de fer, qui rayonnent de la ville monstre dans toutes les directions, lui assurent-ils un accroissement sans limites ?

Telles sont les préoccupations de la pensée, à l'aspect de ces flots de peuple qui s'écoulent silencieux dans l'obscurité de ces longues rues, à l'aspect de ce prodigieux amas de maisons, de navires et de choses ; et l'on éprouve le besoin de se livrer à l'examen des hommes de toute classe et de leurs oeuvres de toute espèce, afin de trouver une solution aux doutes dont l'esprit est agité.

A la première vue, l'étranger est frappé d'admiration pour la puissance de l'homme. ; puis il est comme accablé sous le poids de cette grandeur et se sent humilié de sa petitesse. — Ces innombrables vaisseaux, navires, bâtiments de toute grandeur, de toute dénomination qui, pendant de longues lieues, couvrent la surface du fleuve qu'ils réduisent à l'étroite largeur d'un canal ; — le grandiose de ces arches, de ces ponts qu'on croirait jetés par des géants pour unir les deux rives du monde ; — les docks, immenses entrepôts ou magasins qui occupent vingt-huit acres de terrain ; — ces dômes, ces clochers, ces édifices auxquels les vapeurs donnent des formes bizarres ; ces cheminées monumentales qui lancent au ciel leur noire fumée et annoncent l'existence des grandes usines ; — l'apparence indécise des objets qui vous entourent : toute cette confusion d'images et de sensations trouble l'âme, — elle en est comme anéantie. — Mais c'est le soir surtout qu'il faut voir Londres ! Londres, aux magiques clartés de millions de lampes qu'alimente le gaz, est resplendissant ! — Ses rues larges, qui se prolongent à l'infini ; ses boutiques, où des flots de lumière font briller de mille couleurs la multitude des chefs-d'oeuvre que l'industrie humaine enfante ; ce monde d'hommes et de femmes qui passent et repassent autour de vous : tout cela produit, la première fois, un effet enivrant ! — Tandis que, le jour, la beauté des trottoirs, le nombre et l'élégance des *squares*, les grilles d'un style sévère, qui semblent isoler de la foule le foyer domestique, l'étendue immense des parcs, les courbes heureuses qui les dessinent, la beauté des arbres ; la multitude d'équipages superbes, attelés de

magnifiques chevaux, qui en parcourent les routes, toutes ces splendides réalisations ont quelque chose de féerie dont le jugement est ébloui : aussi il n'est point d'étranger qui ne soit fasciné en entrant dans la métropole britannique ; mais, je me hâte de le dire, cette fascination s'évanouit comme la vision fantastique, comme le songe de la nuit ; l'étranger revient bientôt de son enchantement : du monde idéal il tombe dans tout ce que l'égoïsme a de plus aride et l'existence de plus matériel.

Londres, centre des capitaux et des affaires de l'empire britannique, attire incessamment de nouveaux habitants ; mais les avantages que, sous ce rapport, il offre à l'industrie sont balancés par les inconvénients qui résultent de l'énormité des distances : cette ville est la réunion de plusieurs villes, son étendue est devenue trop grande pour qu'on puisse se fréquenter ou se connaître. Comment entretenir des relations suivies avec son père, sa fille, sa soeur, ses amis, quand, pour aller leur faire une visite d'une heure, il faut en employer trois pour le trajet et dépenser huit ou dix francs de voiture ? — Les fatigues extrêmes qu'on éprouve dans cette ville ne sauraient se concevoir que par ceux qui l'ont habitée, ayant des affaires ou tourmentés du désir de voir.

Les courses ordinaires sont d'une lieue et demie à deux lieues ; — ainsi, pour peu d'affaires qu'ait une personne, elle est exposée à faire cinq à six lieues par jour ; le temps qu'elle perd peut facilement s'imaginer ; en terme moyen, la moitié de la journée se passe à arpenter les rues de Londres. — Si un exercice modéré est salubre, rien ne tue l'imagination, ne paralyse l'esprit et le cœur comme une fatigue extrême et permanente. Le Londonien, rentré chez lui le soir, épuisé de lassitude par les courses de la journée, ne saurait être gai, spirituel, ni disposé à se livrer aux plaisirs de la conversation, de la musique ou de la danse. — Les facultés intellectuelles, dont nous sommes doués, s'anéantissent par les fatigues corporelles portées à l'excès, de même

que la surexcitation de ces facultés frappe d'atonie les forces physiques : c'est ainsi que nous voyons l'homme des champs, rendu chez lui, après douze heures d'un pénible labeur, n'éprouver que le besoin de manger et dormir pour réparer ses forces, et son intelligence demeurer inerte, quelque puissants qu'en soient les ressorts : tel est le destin des habitants de la ville monstre ! toujours accablés de fatigue, leur physionomie en a pris l'empreinte, leur caractère s'en est aigri.

Londres a trois divisions bien distinctes : la *citée*, le *west end* et les *faubourgs*. — La cité est l'ancienne ville, qui, malgré l'incendie arrivé sous le règne de Charles II, a conservé grand nombre de petites rues étroites, mal alignées, mal bâties, et les abords de la Tamise obstrués par des maisons dont la rivière baigne les fondements. On retrouve donc, indépendamment de ses splendeurs nouvelles, quantité de vestiges des temps antérieurs à la restauration, et le règne de Guillaume III s'y lit en entier. On y voit une multitude d'églises et de chapelles appartenant à toutes les religions, à toutes les sectes.

Les habitants de cette division sont considérés, par ceux du *west end*, comme des *John Bull pur sang* ; ce sont, pour la plupart, de braves marchands qui se méprennent rarement sur les intérêts de leur commerce et que rien n'affecte, excepté ces mêmes intérêts. — Les boutiques, où beaucoup d'entre eux ont fait de grandes fortunes, sont si sombres, si froides, si humides, que l'aristocratie du *west end* dédaignerait de semblables salles pour loger ses chevaux. — Le costume, les moeurs, le langage de la cité se font remarquer par des formes, des nuances, des usages, des locutions que les fashionables du *west end* taxent de *vulgarity*.

Le *west end* est habité par la cour, la haute aristocratie, le commerce élégant, les artistes, la noblesse de province et les étrangers de tous pays ; — cette partie de la ville est superbe ; — les maisons sont bien

1. John Bull était le sobriquet qui désignait, il y a vingt ans, la généralité du peuple anglais ; on ne le donne plus, actuellement, qu'à ceux qui restent encroûtés dans les vieilles habitudes, coutumes et préjugés de l'Angleterre.

construites, les rues bien alignées, mais extrêmement monotones ; c'est là que l'on rencontre les brillants équipages, les dames magnifiquement parées, les dandys caracolant sur des chevaux de la plus grande beauté, et une foule de valets couverts de riches livrées et armés de longues cannes à pommes d'or ou d'argent.

Les faubourgs, en raison du bon marché des loyers, renferment les ouvriers, les filles publiques et cette tourbe d'hommes sans aveu que le manque d'ouvrage et les vices de toutes sortes livrent au vagabondage, ou que la misère et la faim forcent à devenir mendiants, voleurs, assassins. — Le contraste que présentent les trois divisions de cette ville est celui que la civilisation offre dans toutes les grandes capitales ; mais il est plus heurté à Londres que nulle autre part. — On passe, de cette active population de la cité qui a pour unique mobile le désir du gain, à cette aristocratie hautaine, méprisante, qui vient à Londres, chaque année, pour échapper à son ennui et faire étalage d'un luxe effréné, ou pour y jouir du sentiment de sa grandeur par le spectacle de la misère du peuple !... — Enfin, dans les faubourgs, c'est cette masse d'ouvriers si maigres, si pâles et dont les enfants ont des mines si piteuses ; — puis des essaims des prostituées à la démarche éhontée, aux regards lubriques, — et ces brigades d'hommes voleurs de profession ; — ces troupes d'enfants qui, comme des oiseaux de proie, sortent, chaque soir, de leurs tanières pour s'élancer sur la ville, où ils pillent sans crainte, se livrent au crime, assurés de se dérober aux poursuites de la police, qui est insuffisante pour les atteindre dans cette immense étendue.

A CIDADE MONSTRO

Londres, quatro vezes maior que Paris; Londres, que possui um oitavo da população da Inglaterra, dois milhões de homens, enquanto Paris possui apenas um 32 avos da França; Londres, imensidão extravagante que ninguém atravessaria a pé em um dia; Londres, deprimente e magnífica acumulação de poderes...

Auguste LUCHET, *Frère et Sœur*, 1838.

...É uma multidão sem confusão, agitação sem barulho, imensidão sem grandeza!

Barão D'HAUSSEZ, *La Grande-Bretagne*, 1833.

Que cidade imensa é Londres! Como essa grandeza, desproporcional à superfície e à população das Ilhas Britânicas, traz de imediato à mente tanto a opressão da Índia quanto a superioridade comercial da Inglaterra! Mas as riquezas, provindas do êxito da força e da astúcia, são de natureza efêmera; elas não poderiam durar sem destruir as leis universais que pregam, chegada a hora, que os escravos rompam suas correntes, os povos dominados libertem-se do jugo, e que as luzes úteis ao homem disseminem-se afim de que a ignorância também seja alforriada.

Qual será então a extensão sombria dessa orgulhosa cidade? Suas gigantescas proporções sobreviverão ao poderio exterior da Inglaterra, à supremacia do comércio inglês? Suas estradas de ferro, que partem da cidade monstro em todas as direções, assegurar-lhe-ão um crescimento sem limites? Tais são as preocupações

que vêm à mente a respeito desses fluxos de pessoas que escoam silenciosos na escuridão dessas longas ruas, desse estupendo aglomerado de casas, de embarcações e de coisas; e sentimos a necessidade de dedicarmos ao exame dos homens de todas as classes e suas obras de toda a espécie, a fim de encontrar uma solução às dúvidas que agitam o espírito.

À primeira vista, o estrangeiro é tomado de admiração pela força humana; logo, ele é como que oprimido pelo peso dessa grandeza e sente-se humilhado por sua pequenez. Essas inúmeras embarcações, navios e barcos de todas as dimensões, de todas as denominações que, por longas léguas, cobrem o rio reduzindo sua superfície à estreita largura de um canal; a grandiosidade de seus arcos, suas pontes que parecem concebidas por gigantes para unir as duas margens do mundo; as docas, imensos depósitos ou armazéns que ocupam vinte e oito acres de terra; as abóbadas, os campanários, os edifícios aos quais vapores dão formas bizarras; as chaminés monumentais que lançam ao céu sua fumaça negra e anunciam a existência de grandes fábricas; a aparência indecisa dos objetos que nos cercam: toda essa confusão de imagens e sensações agita a alma – ela é como que arrasada —. Mas é sobretudo à noite que se deve ver Londres! Londres, sob a claridade mágica de milhões de lâmpadas alimentadas pelo gás, é resplandecente! Suas ruas largas, que se prolongam ao infinito; suas butiques onde uma profusão de luzes faz brilhar em mil cores obras-primas que a indústria humana gera; esse mundo de homens e mulheres que vem e vão ao nosso redor: tudo isso produz, num primeiro momento, um efeito inebriante! Ao passo que, durante o dia, a beleza das calçadas, o número e elegância dos *squares*, as janelas gradeadas num estilo severo que parecem isolar o ambiente doméstico da multidão, a imensa extensão dos parques, as curvas alegres que os desenham, a beleza das árvores; a variedade de carruagens formidáveis, atreladas a magníficos cavalos, que lhe percorrem as ruas,

todas essas esplêndidas realizações possuem algo de feérico que seduz o juízo: não há nenhum estrangeiro que não fique fascinado ao entrar na metrópole britânica; mas, apresso-me em dizer, essa fascinação esvai-se como a visão fantástica, como o torpor da noite; o estrangeiro volta rapidamente de seu encantamento: do mundo ideal ele se choca com tudo que o egoísmo tem de mais árido e a existência de mais material.

Londres, centro do capital e dos negócios do império britânico, atrai novos habitantes incessantemente; mas as vantagens que, nessa perspectiva, ela oferece à indústria são contrapostas pelos inconvenientes resultantes da imensidão das distâncias: essa cidade é a reunião de diversas cidades, sua extensão tornou-se grande demais para que as pessoas possam se visitar ou se conhecer. Como ver frequentemente seu pai, sua filha, sua irmã, seus amigos, quando, para fazer-lhes uma visita de uma hora, é preciso empregar outras três para o trajeto e desembolsar oito ou dez francos no transporte? A fadiga extrema que se experimenta nessa cidade só pode ser concebida por aqueles que a habitaram, tendo negócios ou atormentados pelo desejo de conhecê-la.

As atividades diárias levam uma légua e meia a duas léguas; assim, por menos afazeres que tenha um sujeito, ele está propenso a fazer cinco a seis léguas por dia; o tempo que perde pode facilmente ser imaginado; em média, passa-se a metade do dia a percorrer as ruas de Londres. Se um exercício moderado é salutar, nada destrói mais a imaginação, paralisa o espírito e o coração do que uma fadiga extrema e permanente. O londrino, de volta ao lar à noite, esgotado de cansaço pelos percursos do dia, não poderia ser alegre, espirituoso, nem disposto a entregar-se aos prazeres da conversação, da música ou da dança. As faculdades intelectuais das quais somos dotados aniquilam-se pela fadiga corporal excessiva, bem como a superexcitação dessas faculdades acomete de fragilidade as forças físicas. É assim que vemos o homem do

campo, em casa após doze horas de um penoso trabalho, sentir apenas a necessidade de comer e dormir para restaurar suas forças; vemos sua inteligência permanecer inerte, por mais poderosas que sejam suas motivações: eis o destino dos habitantes da cidade monstro! Permanentemente aniquilados pelo cansaço, suas fisionomias ficam marcadas, seu caráter, amargurado.

Londres possui três divisões bem distintas: a *City*, o *West End* e o subúrbio, também chamado *East End*. A *City* é a antiga cidade que, apesar do incêndio ocorrido durante o reinado de Charles II, conservou um grande número de ruelas estreitas, mal-alinhadas e mal-edificadas, e os arredores do Tâmis obstruídos por casas cujos alicerces são banhados pelo rio. Encontramos, assim, independentemente de seus novos esplendores, grande quantidade de vestígios de tempos anteriores à restauração, e enxerga-se inteiramente o reinado de Guilherme III. Vê-se uma diversidade de igrejas e capelas de todas as religiões, de todos os cultos.

Os habitantes dessa região são considerados, por aqueles do *West End*, como os *John Bull*¹ puro sangue; eles são na sua maioria bravíssimos comerciantes que raramente se equivocam a respeito do valor dos seus negócios e que nada os afeta, exceto esses mesmos negócios. As boutiques, onde muitos deles fizeram grande fortuna, são tão sombrias, tão frias, tão úmidas que a aristocracia do *West End* desdenharia de semelhantes aposentos para acomodar seus cavalos. Os trajés, os costumes, a linguagem da *City* são reconhecidos pelas formas, nuances, usos e locuções que os requintados do *West End* taxam de *vulgarity*.

O *West End* é habitado pela corte, alta aristocracia, comércio elegante, artistas, nobreza da província e estrangeiros de todos os países; essa parte da cidade é excepcional. As casas são bem construídas, as ruas bem alinhadas, mas extremamente monótonas; é ali que encontramos as brilhantes carruagens, as damas

1. John Bull era o apelido que designava, há vinte anos, a generalidade do povo inglês. Atualmente, emprega-se apenas àqueles que permanecem estagnados nos velhos hábitos, costumes e preconceitos da Inglaterra. (N.A.)

magnificamente enfeitadas, os *dandies* deambulando em seus cavalos de maior beleza, e uma multidão de valetes trajando luxuosos librés e armados de longas bengalas com castão de ouro ou prata.

Os subúrbios, devido aos seus aluguéis baratos, abrigam os operários, as mulheres de vida fácil e uma horda de homens sem recomendações cuja falta de trabalho e os vícios de toda sorte os entregam à vagabundagem, ou que a miséria e a fome forçam a tornarem-se mendigos, assaltantes, assassinos. O contraste que apresentam as três regiões dessa cidade é o mesmo que a civilização oferece em todas as grandes capitais; mas ele é mais antagônico em Londres do que em qualquer outra parte. Passamos da ativa população da *City*, que tem como única motivação o desejo do lucro, à aristocracia arrogante, desdenhosa, que vem a Londres todo ano para escapar de seu tédio e ostentar um luxo desenfreado, ou para desfrutar do sentimento de sua grandeza à custa do espetáculo da miséria do povo! Por fim, nos subúrbios, se encontra essa massa de operários tão magros, tão pálidos e cujos filhos possuem um aspecto tão lastimável; e ainda enxames de prostitutas de caminhar provocante e olhares lascivos, e brigadas de ladrões profissionais; trupes de crianças que, como aves de rapina, saem toda noite de suas tocas para lançarem-se à cidade, onde saqueiam sem receio, entregues ao crime, seguras de fugir da perseguição da polícia, que é insuficiente para alcançá-las nesse imenso território.

DU CLIMAT

« A Londres, il y a huit mois d'hiver et quatre mois de mauvais temps. »

Un Touriste.

Jamais un fruit mûr, cueilli dans un jardin anglais, n'a paru sur la table de son propriétaire.....

L'herbe des prairies se coupe verte, les blés se récoltent verts : point de moissons dorées, tout se dessèche après la coupe. Aucune plante, aucune graine n'arrive à son point de perfection, malgré les apparences de la plus belle végétation. Il faut renouveler, chaque année, les espèces, et tirer les graines du continent, si l'on veut éviter la dégénération. Le blé lui-même ne l'éviterait pas, si les fermiers ne prenaient leurs semences dans les blés de la Baltique. La Suède fournit la graine de navet ; la Russie, celle du chanvre ; la France, celle du sainfoin, de la luzerne, du trèfle, du haricot, du pois, de la fève, etc. ; la Hollande et les Pays-Bas fournissent toutes les autres plantes potagères.

*L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces,
par le maréchal de camp PILLET.*

Les vibrations sont proportionnées à la tension des cordes, à l'élasticité des corps sonores, et la vie, le

mouvement à la chaleur, la sécheresse ou l'humidité ; le froid ou le chaud transforme tous les êtres : que de différences morales s'expliquent par la diversité des climats ! — Dans le Midi, la vivacité d'aperçus, le brillant éclat de l'imagination ; c'est une vie rapide, interrompue par de longs moments de rêverie ou de vague. — Dans le Nord, les perceptions des sens n'arrivent qu'une à une à l'intelligence, l'investigation est calme, ne néglige rien, et l'action lente, monotone, a plus de constance ; — mais, du nègre au Lapon, l'échelle est graduée : en allant vers le nord l'empire des besoins s'accroît, les peines et les récompenses corporelles deviennent presque les seuls mobiles de l'homme, tandis qu'au midi la nature prodigue laisse à l'âme la jouissance d'elle-même ; aussi le sentiment des biens et des maux de ce monde est-il moins vif, et les peuples sont-ils plus accessibles que dans le nord à l'influence de la pensée religieuse.

Aux vapeurs de l'Océan, qui voilent constamment les îles Britanniques, se joint, dans les villes anglaises, l'atmosphère lourde, méphitique, de l'ancre des Cyclopes. — Les forêts n'alimentent plus le foyer domestique, c'est le combustible de l'enfer, arraché des entrailles de la terre, qui en tient lieu ; — il brûle partout, nourrit d'innombrables fournaies, se substitue sur les chemins aux chevaux, et aux vents sur les rivières et les mers qui baignent cet empire.

A cette énorme masse de fumée surchargée de suie, qu'exhalent les milliers de cheminées de la ville monstre, se réunit un brouillard épais, et le nuage noir dont Londres est enveloppé ne laisse pénétrer qu'un jour terne et répand sur tous les objets comme un voile funèbre.

A Londres, on respire la tristesse ; elle est dans l'air, elle entre par tous les pores. — Ah ! rien de plus lugubre, de plus spasmodique, que l'aspect de cette ville par un jour de brouillard, de pluie ou de froid noir !

— Quand on est atteint par cette influence, la tête est douloureuse et pesante, l'estomac a peine à fonctionner, la respiration devient difficile par défaut d'air pur, l'on éprouve une lassitude accablante ; — alors on est saisi par ce que les Anglais appellent le *spleen* ! — On ressent un désespoir profond ! une douleur immense ! sans pouvoir en dire la cause ; — une haine acariâtre pour ceux qu'on aimait le mieux, enfin un dégoût pour tout et un désir irrésistible de se suicider. — Ces jours-là, Londres a une physionomie effrayante ! — On s'imagine errer dans la nécropole du monde, on en respire l'air sépulcral, le jour est blafard, le froid humide ; et ces longues files de maisons uniformes, aux petites croisées en guillotine, à la teinte sombre, entourées de grilles noires, paraissent deux rangées de tombeaux se prolongeant à l'infini, et au milieu desquelles se promènent des cadavres attendant l'heure de leur sépulture.

Dans ces jours néfastes, l'Anglais, sous l'influence de son climat, est brutal avec tous ceux qui l'approchent ; — il est heurté et heurte sans recevoir ni donner d'excuse ; — un pauvre vieillard tombe d'inanition dans la rue, il ne s'arrête pas pour le secourir ; — il va à ses affaires, peu lui importe le reste ; — il se hâte d'en finir avec sa tâche du jour, non pour se rendre dans son intérieur, où il n'aurait rien à dire à sa femme ou à ses enfants, mais afin d'aller à son *club*, où il dînera très bien et tout seul, car parler est pour lui une fatigue ; — puis il s'enivrera et oubliera, dans le sommeil de l'ivresse, le pesant ennui et les peines de la journée. — Beaucoup de femmes ont recours au même moyen. — Ce qui importe avant tout, c'est d'oublier *qu'on existe* ; l'Anglais n'est pas plus ivrogne par nature que l'Espagnol, qui ne boit que de l'eau ; mais le climat de Londres ferait de l'Espagnol le plus sobre un ivrogne.

L'été, à Londres, n'est guère plus agréable que l'hiver : la fréquence des pluies froides, la nature lourde d'une atmosphère surchargée d'électricité, cette continuelle variation de température provoque des rhumes,

des coliques, des maux de tête, en sorte qu'il y a au moins autant de malades en été qu'en hiver.

Le climat de Londres a quelque chose de si irritant, qu'il est beaucoup d'Anglais qui ne peuvent s'y habituer ; aussi est-ce le sujet permanent des plaintes et des malédictions.

SOBRE O CLIMA

“Em Londres, há *oito meses de inverno e quatro meses de mau tempo*”
Um Turista.

Nunca uma fruta madura, colhida em um jardim inglês, chegou até a mesa de seu proprietário...

A relva das pradarias é cortada verde, o trigo é colhido verde: não há colheita dourada, tudo seca após o corte. Nenhuma planta, nenhum grão alcança seu ponto de perfeição, apesar da aparência da mais bela vegetação. Deve-se renovar, todo ano, as espécies, e tirar os grãos do continente, quando se deseja evitar a degeneração. Nem o trigo poderia se evitar, se os fazendeiros não levassem suas sementes aos trigos do Báltico. A Suécia fornece a semente de nabo; a Rússia, a do cânhamo; a França, a do sanfeno, da alfafa, do trevo, do feijão, da ervilha, da vagem etc.; a Holanda e os Países Baixos fornecem todos os outros legumes.

L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces, pelo Marechal de Campo Pillet.

As vibrações são proporcionadas pela tensão das cordas, pela elasticidade dos corpos sonoros, e a vida, o movimento pelo calor, pela secura ou umidade; o frio ou o calor transformam todos os seres: quantas diferenças morais explicam-se pela diversidade do clima! Ao Sul, a vivacidade de perspectivas, o brilhante fulgor de imaginação; é uma vida rápida, interrompida por longos momentos de sonho ou devaneio. Ao Norte, as percepções da intuição chegam uma a uma à inteligência, a investigação é calma, não negligencia nada, e a ação lenta, monótona, possui mais consistência; — mas, do homem negro ao lapônio, a escala é

graduada: em direção ao norte o domínio das necessidades aumenta, as sanções e as recompensas corporais tornam-se quase que os únicos estímulos do homem, enquanto ao sul a natureza pródiga permite à alma o gozo dela mesma; assim como o sentimento de bem e mal nesse mundo é menos vívido, e os povos são mais acessíveis à influência do pensamento religioso que ao norte.

Pelos vapores do oceano que cobrem constantemente as Ilhas Britânicas, encontra-se, nas cidades inglesas, a atmosfera pesada, intoxicante do antro dos Ciclopes. As florestas já não alimentam a lareira doméstica; é o combustível do inferno, arrancado das entranhas da terra, que toma o lugar: ele queima por toda parte, alimenta as inúmeras fornalhas, substitui os cavalos pelas estradas e pelos ventos sobre os rios e mares que banham esse império.

A essa enorme massa de fumaça sobrecarregada de fuligem, exalada pelas milhares de chaminés da cidade monstro, reúne-se uma neblina espessa, e a nuvem negra que embrulha Londres somente deixa penetrar dias enfadonhos e espalha-se por todos os objetos como um véu fúnebre.

Em Londres, respira-se a tristeza; ela está no ar, ela entra por todos os poros. — Ah! Não há nada mais lúgubre, mais convulsionante que o aspecto dessa cidade num dia de neblina, de chuva ou frio sombrio! — Quando somos acometidos por essa influência, a cabeça fica dolorida e cansada, o estômago pena a funcionar, a respiração torna-se difícil por falta de ar puro, experimentamos uma fadiga devastadora; aí somos introduzidos àquilo que os ingleses chamam de *spleen*! Sentimos um desespero profundo! Uma dor imensa, sem poder dizer a causa; uma raiva mordaz por aqueles que mais amamos, e então um desgosto por tudo e um desejo irresistível de suicidar-se. Nesses dias, Londres tem uma fisionomia assustadora!

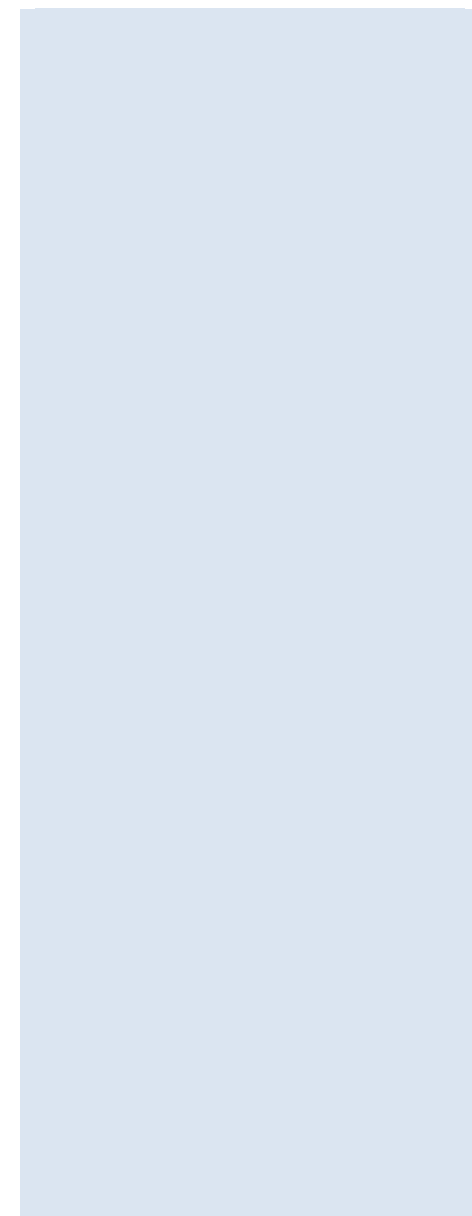
Imaginamos vagar pela necrópole do mundo, respirando seu ar sepulcral, o dia é pálido, o frio úmido; e essas longas filas de casas uniformes, com janelinhas de guilhotina em cores escuras, cercadas de grades pretas, parecem duas fileiras de túmulos infinitas, onde em seu seio passeiam cadáveres esperando o momento de sua sepultura.

Nesses dias nefastos, o inglês, sob a influência do clima, é brutal com todos que se aproximam; ele é insultado e insulta sem receber nem dar desculpas. Um pobre velho tomba de inanição na rua e ele não se detém nem para socorrê-lo. Vai aos seus compromissos, não se importando com o resto; apressa-se para terminar sua tarefa do dia, não para voltar para casa, onde não terá nada a dizer à esposa e aos filhos, mas afim de ir ao seu *club*, onde jantará muito bem e sozinho, pois falar para ele é uma fadiga. Então, ele embriagar-se-á e esquecerá, no descanso da embriaguez, o pesado aborrecimento e as penúrias do dia. Muitas mulheres recorrem ao mesmo método: o mais importante é esquecer-se de sua existência. O inglês não é mais bêbado por natureza que o espanhol, que bebe somente água; mas o clima de Londres faria do mais sóbrio espanhol um bêbado.

O verão em Londres não é muito mais agradável que o inverno: a frequência de chuvas frias, a natureza pesada de uma atmosfera sobrecarregada de eletricidade, essa contínua variação de temperatura provoca resfriados, cólicas, dores de cabeça, de tal forma que não há menos doenças no verão do que no inverno.

O clima de Londres possui algo de tão irritante que há muitos ingleses que não conseguem se

habituar: esse é o assunto permanente de queixas e maldições.



DU CARACTERE DES LONDONIENS

Il faut qu'il y ait un vice quelconque dans le caractère, dans l'organisation domestique, dans les habitudes des Anglais ; car ils ne se trouvent bien nulle part : ils paraissent tourmentés par un besoin de *locomotion* qui les pousse de la ville à la campagne, de leur pays dans celui des autres, de l'intérieur des terres sur les bords de la mer. Peu leur importe comment ils y seront, pourvu que demain ils ne soient plus où ils sont aujourd'hui. Cette variété, cette distraction que les autres peuples demandent à leur imagination, c'est dans un déplacement physique qu'ils les cherchent. Quand ils ne savent plus où aller sur la terre, ils s'enferment dans les étroites parois d'un *yacht*, et les voilà s'exposant aux inconvénients, aux dangers de la mer, voguant sans but, sans terme fixe, sans perspective de jouissances présentes, sans rien qui promette des souvenirs, sans autre plaisir que la fin de celui qu'ils prétendent goûter. Cette manie n'est pas particulière à des individus ; elle appartient à un grand nombre de familles de toutes classes, de toutes positions, de toutes fortunes.

La Grande-Bretagne en mil huit cent trente-trois, par le baron D'HAUSSEZ.

Il existe une si grande différence entre le climat d'Angleterre, de Londres particulièrement, et celui des pays du continent situés sous les mêmes parallèles, que, désirant parler du caractère des Londoniens, j'ai dû remarquer les effets qui appartiennent en propre à leur climat. — Je n'ai point l'intention d'analyser les nombreuses et les diverses influences qui modifient l'individualité humaine, d'examiner le degré d'action que peuvent avoir le climat, l'éducation, la nourriture, les mœurs, la religion, le gouvernement, les professions, la richesse, la misère, les événements de la vie, qui font que tel peuple est grave, enflé d'héroïsme et d'orgueil, et

tel autre bouffon, passionné pour les arts et les jouissances de la vie ; qui rend les Parisiens gais, communicatifs, francs et braves, et les Londoniens sérieux, insociables, défiants et craintifs, fuyant comme des lièvres devant des *policemen* armés d'un petit bâton ; — pourquoi tel opulent membre parlementaire est vénal, et tel poète ou artiste non éligible est incorruptible ; — pourquoi les riches sont si insolents et les pauvres si humbles, les uns si durs et les autres si compatissants. — Ce serait là une longue étude à laquelle la vie de plusieurs philosophes allemands ne suffirait pas. — Je me bornerai donc à esquisser à grands traits le caractère général des habitants de Londres, sans prétendre toutefois à l'universalité du type. — Nécessairement beaucoup doivent s'en écarter. — L'homme de génie est partout un être à part, qui tient plus de la nature de son organisation que des influences extérieures. — Je laisse donc un champ vaste aux exceptions, et je ne trace que cette physionomie banale que la ville montre imprime comme son cachet sur ceux qui vivent dans son sein.

Le Londonien est très peu hospitalier. — La cherté de la vie, le ton cérémonieux qui règle toutes les relations, s'opposent à ce qu'il le soit. — D'ailleurs il est trop occupé de ses affaires, il ne lui reste pas assez de temps pour fêter ses amis ; il ne fait donc d'invitation, ne montre de politesse que par des motifs d'intérêt ; — il est ponctuel dans ses relations d'affaires : l'extrême longueur des distances en impose la rigoureuse nécessité ; le Londonien se croirait perdu dans l'esprit public s'il arrivait *deux minutes* après l'heure fixée pour rendez-vous. — Il est lent à prendre une résolution, parce qu'il calcule les chances diverses qu'elle peut offrir, c'est chez lui prudence et non hésitation ; car, plus qu'aux Anglais des autres ports de mer, les grandes affaires lui plaisent ; on peut même dire qu'il est un joueur en affaires. — Quand il s'est décidé, il se montre franc et ses procédés sont larges ; on rencontre presque toujours plus de facilités et d'aide chez lui qu'il ne s'y

était engagé. — Il pousse la constance dans ses entreprises jusqu'à l'entêtement ; — il tient à cœur d'achever ce qu'il a commencé, et ni les pertes d'argent, de temps, ni aucun obstacle ne sauraient le rebuter². — Dans ses relations de famille, il est froid, cérémonieux, exige beaucoup d'égards, de respect et de considérations, et se fait un devoir de rendre ces mêmes égards, respects et considérations. — Avec ses amis il est très circonspect, défiant même ; toutefois il se gêne beaucoup pour leur être agréable ; mais il porte rarement l'amitié jusqu'à les obliger de sa bourse. — Avec les étrangers il affiche une modestie qu'il n'a pas ou prend des airs superbes, ce qui est passablement ridicule. — Envers ses supérieurs il est souple, flatteur, et pousse l'adulation jusqu'à la bassesse envers ceux dont il espère. — Pour, ses inférieurs il est brutal, insolent, dur, inhumain.

Le Londonien n'a pas d'opinion à lui, pas de goût qui lui soit propre : ses opinions sont celles de la majorité fashionable ; ses goûts, ceux établis par la mode.

Cette servile observation de la mode est générale parmi la nation ; il n'est point de peuple en Europe où la mode, l'étiquette et les préjugés de toute nature, se fassent obéir avec autant de tyrannie. La vie, en Angleterre, s'encadre dans mille régies puérides, absurdes, comme celles des monastères, et gênantes à l'excès ; s'il vous arrive de les enfreindre, tous en masse se tiennent pour offensés ! — le téméraire est banni de la société, excommunié à jamais ! — Cette violente animosité, contre quiconque veut conserver les traits de son individualité, doit faire supposer que l'envie, cette mauvaise passion du cœur humain, est portée plus loin en Angleterre que nulle autre part. — La très grande majorité est partout bien au-dessous du médiocre : — elle hait ceux qui la priment, qui lui donnent conscience de sa nullité ; — aussi irrite-t-on la susceptibilité anglaise pour peu qu'on s'écarte de la ligne tracée. — L'empreinte prise par le daguerréotype d'un public de Regent-

2. Dans la construction du pont de Waterloo, les actionnaires ont répondu à trois appels de fonds, et ne reçoivent pas au delà de 2 pour 100 des derniers versements pour tout dividende. — Les accidents survenus au tunnel n'ont pas non plus lassé les actionnaires.

street, de Hyde-Park, serait remarquable par ces expressions factices, cet esclavage de maintien que représentent grossièrement les peintures chinoises.

Le Londonien professe le plus grand respect pour la chose établie, et se montre religieux observateur des règles que l'usage a consacrées ; il obéit aussi à toutes les exigences des préjugés de société et de secte, et, quoiqu'il arrive souvent que sa raison se révolte, il se soumet en silence et se laisse garrotter par des liens qu'il n'a pas assez de force morale pour rompre.

Ses sentiments de haine contre les étrangers, particulièrement contre les Français, fomentés avec tant de soin dans les masses par l'aristocratie, s'effacent, chaque jour, en dépit des efforts du torysme pour les y maintenir. — Il est aussi du bon ton, parmi les Londoniens, d'en paraître exempt, sous peine d'être pris pour un *John Bull* de la cité ; cependant, soit rivalité commerciale ou envie, ils sont jaloux des Français. — Leur haine se décèle à chaque parole avec une intensité qu'augmentent encore les soins qu'ils prennent de la dissimuler.

La passion dominante du Londonien, c'est le luxe : — être bien vêtu, bien logé, avoir un train de maison, qui le mette sur un pied *respectable*, est le rêve de toute sa vie, le but de son ambition. — A côté de cette passion, il s'en rencontre une autre dont les proportions sont gigantesques : c'est l'orgueil ! — à laquelle il sacrifie tout, affection, fortune, avenir.

Le Londonien ne vit guère de la vie du cœur ; — chez lui l'orgueil, la vanité, l'ostentation tiennent trop de place. — Habituellement, il est triste, silencieux et s'ennuie beaucoup ; — les affaires n'excitent son intérêt

que par la grandeur des risques et des résultats ; — il cherche continuellement à se distraire, ne ménage rien, et rarement y réussit. — Lorsque sa profession et sa position de fortune n’y opposent point un insurmontable obstacle, il voyage sans cesse, traînant toujours à sa suite cet ennui profond qui laisse si rarement pénétrer un rayon de soleil dans son âme. — Cependant il arrive quelquefois que cet être, qu’on suppose uniquement destiné à constater les ennuis de la race humaine, « *to be the recorder of human distresses*, » sort de sa taciturnité ; alors il passe à l’extrême opposé : ce sont de bruyants éclats de rire, des cris sauvages, des chants burlesques, et c’est par des bonds et des sauts que se manifeste cette gaieté accidentelle. — Ce contraste produit une impression pénible.

A voir le confort élégant dont le Londonien riche jouit, on pourrait croire qu’il est heureux ; mais, si l’on veut se donner la peine d’étudier l’expression de sa physionomie, on reconnaît à ses traits, qui portent l’empreinte de l’ennui et de la lassitude, à ses yeux, où la vie de l’âme est éteinte et la souffrance du corps manifeste, que non seulement il n’est point heureux, mais qu’il est placé dans des conditions qui lui interdisent d’aspirer au bonheur.

SOBRE O TEMPERAMENTO DOS LONDRINOS

Deve haver algum vício no caráter, na organização doméstica, nos hábitos dos ingleses, pois eles não se sentem bem em lugar nenhum; parecem atormentados por um desejo de locomoção que os empurra da cidade ao campo, de seu país ao país dos outros, do interior ao litoral. Pouco importa para eles como serão esses lugares, contanto que amanhã não estejam mais onde estão hoje. Procuram no deslocamento físico a diversidade, a distração que outros povos procuram na imaginação. Quando não sabem mais aonde ir em terra, trancam-se nas estreitas paredes de um iate, e vão expor-se aos inconvenientes, aos perigos do mar, navegando sem objetivo, sem prazo fixo, sem perspectiva de prazeres presentes, sem nada que prometa memórias, sem outro prazer que não o fim daquele que eles afirmam saborear. Essa mania não é peculiar a um indivíduo; ela é característica a inúmeras famílias de todas as classes, posições sociais, fortunas.
Barão D’HAUSSEZ, *La Grande-Bretagne*, 1833.

Há uma diferença tão grande entre o clima da Inglaterra, particularmente de Londres, e aqueles países do continente situados nos mesmos paralelos que, ao falar do temperamento dos londrinos, tive de apontar os efeitos que são próprios de seu clima. Não tenho a menor intenção de analisar as numerosas e diversas influências que modificam a individualidade humana, nem examinar o grau de ação que podem apresentar o clima, a educação, a alimentação, os modos, a religião, o governo, as profissões, a riqueza, a miséria, os eventos da vida que fazem com que tal povo seja sério, inflado de heroísmo e orgulho, e outro bufão, apaixonado pelas artes e delícias da vida; o que torna os parisienses alegres, comunicativos, francos e valentes, e os londrinos severos, insociáveis, desconfiados e medrosos, que fogem feito lebres dos *policemen*

armados de pequenos cassetetes; por que tal opulento membro do parlamento é venal, e tal poeta ou artista não-elegível é incorruptível, por que os ricos são tão insolentes e os pobres tão humildes, uns tão duros e outros tão compassivos: a vida de diversos filósofos alemães não bastaria para esse longuíssimo estudo.

Eu me limitarei, portanto, a traçar em linhas gerais o temperamento dos habitantes de Londres, sem de modo algum pretender à totalidade do tipo. Evidentemente muitos não se encaixam nessa descrição. Os homens brilhantes são em qualquer lugar seres à parte, cuja genialidade vem mais de sua própria natureza do que de influências externas. Deixo, assim, um vasto campo para as exceções, e traço apenas a fisionomia banal que a cidade monstro imprime como um selo naqueles que nela vivem.

O londrino é pouquíssimo hospitaleiro. O alto custo de vida, o tom cerimonioso que rege todas as relações levam-no a não o ser. Aliás, ele é demasiado ocupado com seus afazeres, não lhe restando muito tempo para dedicar-se aos amigos; por conseguinte, ele não faz convites, não demonstra polidez senão por interesse. É pontual nas relações de negócios: a extrema distância impôs-lhe essa rigorosa necessidade. O londrino se sentiria perdido diante da opinião pública se chegasse *dois minutos* atrasado para o compromisso. É lento ao tomar uma decisão, pois calcula todas as possibilidades que ela pode oferecer, detém a prudência, e não a hesitação; pois, mais do que aos ingleses de outros portos, os grandes negócios lhe agradam. Pode-se dizer até mesmo que é um jogador nos negócios. Quando está decidido, mostra-se franco e seus métodos são claros, e quando ele está envolvido é quase sempre mais fácil contar com a sua ajuda. Persevera em seus projetos até a teimosia; preocupa-se em concluir aquilo que começou e nenhuma perda de dinheiro, de tempo ou obstáculo consegue desanimá-lo².

2. Na construção da ponte de Waterloo, seus acionistas responderam a três licitações, e receberam como único dividendo não mais que 2% dos últimos pagamentos. Os acidentes ocorridos no túnel tampouco os desanimaram [N.A].

Em suas relações familiares ele é frio, cerimonioso, exige muita deferência, respeito e consideração, e faz da reciprocidade um dever. Com seus amigos é bem circunspecto, até mesmo desconfiado; no entanto se esforça bastante para ser-lhes agradável, mas raramente envolve amizade e assuntos financeiros. Com estranhos ele demonstra uma modéstia que não tem ou toma ares de superioridade, o que é bastante ridículo. Com seus superiores é flexível, lisonjeiro e adula até a humilhação aqueles de quem espera algo. Com seus inferiores é brutal, insolente, duro, desumano.

O londrino não tem opinião nem gosto próprios: suas opiniões são aquelas que estão em voga; seus gostos, aqueles estabelecidos pela moda.

Essa servil observação à moda é geral por toda a nação; não há lugar na Europa onde a moda, a etiqueta e os preconceitos de toda natureza se façam obedecer com tanta tirania. A vida na Inglaterra encaixa-se em mil regras pueris, absurdas, como nos mosteiros, e extremamente incômodas: se acontecer de você violá-las, todo mundo se sente ofendido! O imprudente é banido da sociedade, excomungado para sempre! Essa animosidade violenta contra qualquer um que deseje preservar os traços de sua individualidade nos faz supor que a inveja, essa má paixão do coração humano, é muito maior na Inglaterra do que em qualquer outra parte. A imensa maioria está sempre bem abaixo da mediocridade: detesta aqueles que se sobrepõem a ela, que a conscientizam de sua nulidade; a susceptibilidade inglesa fica irritada pelo menor desvio de linha. Se fizéssemos um daguerreótipo de um grupo de pessoas em *Regent Street*, ou em *Hyde Park*, chamariam atenção suas expressões faciais, sua escravidão da conduta que as pinturas chinesas lembram grosseiramente.

O londrino tem o maior respeito pelo que está estabelecido e cumpre religiosamente as regras

consagradas pelo uso; obedece também a todas as exigências dos preconceitos sociais e religiosos e, embora aconteça de sua razão se revoltar, ele se submete em silêncio e se deixa amarrar por laços que não tem força moral suficiente para romper.

Seus sentimentos de ódio contra os estrangeiros, particularmente contra os franceses, instigados tão zelosamente pela aristocracia nas massas, esvaem-se dia após dia, apesar dos esforços do conservadorismo para mantê-los. Também é de bom tom entre os londrinos parecer isento, sob pena de ser tido por um *John Bull* da *City*; entretanto, seja por rivalidade comercial, seja porcobiça, eles invejam os franceses. Seu ódio revela-se a cada palavra com uma intensidade que aumenta na mesma medida em que tentam escondê-lo.

A paixão dominante do londrino é o luxo: estar bem vestido, morar bem, possuir criadagem dar-lhe-iam uma posição *respeitável* e é o sonho de toda sua vida, o alvo de sua ambição. Ao lado dessa paixão, encontra-se uma outra, cujas proporções são gigantescas: o orgulho, ao qual ele sacrifica tudo – afeto, fortuna, futuro!

O londrino quase não vive a vida com o coração: o orgulho, a vaidade e a ostentação ocupam espaço demais nele. Habitualmente, ele é triste, silencioso e aborrece-se muito. Os negócios só atiçam seu interesse pela grandeza dos riscos e dos resultados. Ele procura distração constantemente, não poupa nada e raramente se distrai. Quando sua profissão e posição financeira não são um obstáculo insuperável, ele viaja sem parar, sempre arrastando consigo aquele tédio profundo que raramente permite que um raio de sol penetre em sua alma. Todavia algumas vezes acontece desse ser, que supomos destinado unicamente a constatar o tédio da raça humana, “*to be the recorder of human distresses*”, sair de seu estado taciturno. Então ele passa para o extremo

oposto: gargalhadas barulhentas, gritos selvagens, canções burlescas, e é com pulos e saltos que se manifesta essa alegria accidental. Esse contraste produz uma impressão penosa.

Ao ver o conforto elegante do qual o londrino rico usufrui, poderíamos pensar que ele é feliz; mas, se nos dermos o trabalho de estudar a expressão de sua fisionomia, reconhecemos nos seus traços, estampados de aborrecimento e lassidão, nos seus olhos, onde seu espírito está apagado e o sofrimento do corpo se manifesta, que não somente ele não é feliz, mas que ele está em condições que o impedem de almejar a felicidade.

REFERÊNCIAS

TRISTAN, Flora. **Promenades dans Londres**. Paris: H.-L. Delloye, 1840. Disponível em: <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1050526h?rk=21459;2>>. Acesso em: 7 set. 2018.